

par Claude Vigée

- 16 -

« Il lui donne à sucer le miel du rocher. »
(*Deutéronome* XXXII, 13.)

Des rayons de miel sont enfouis dans la montagne de Jérusalem, comme les paroles logées muettes dans l'épaisseur d'un livre. Les deux royaumes subsistent parce qu'ils obéissent à la loi de l'interférence. Il y a interaction ordonnée entre ces noyaux pulsants de semence, soleils de calcite rayonnants et denses, et le grain fin, rose ou gris, de la pierre nocturne du monde. Pareil à l'œil stratifié du cyclope, avec ses cristaux taillés en facettes, le temps ici connaît un ordre libre et dispersé. L'unité d'une structure vivante imite celle, également cadencée, des amants. L'alternance assure à la fois l'éclat indépendant des foyers ensevelis dans le lit rocheux, et leur résorption dans les intervalles profonds de la roche-mère opaque de la terre. Eclipse, hiatus du feu cristallin, la substance ignée ne se dissout pas, elle ondule et respire dans la matière diasporique la plus obscure : feu qui dure, sans toujours être su. Permanence énigmatique, acquise et assurée par le jeu de la rupture. Production de l'œuvre (de l'espace traversé de temps humain), soumise à la règle de l'intermittence : étincelle – nuit – embryon – mer amniotique – placenta. Exil et retour s'engendrent dans un univers complice.

Le danger, pour toi, serait de prendre le temps pour de l'espace. Le temps se sert de l'espace afin de t'engendrer hors de soi : c'est cette opération étrange qu'on appelle la vie. Choisis de demeurer dans la précarité et dans l'étroitesse du flux. Le seul lieu de ta vérité est dans la période mouvante. Tu peux tenter de te frayer, pas à pas, un temps dans le défilé – respirant et conquérant avec douleur un air futur : émerger, là où il n'est pas d'issue. Notre unique choix, le destin authentique.

Comment vouloir t'assurer de ton lieu ? Ne te soucie pas du lieu-dit ; inquiète-toi seulement de ce qu'il y aura lieu de dire et de faire. Israël n'est pas une chose finie, reposant dans un emplacement donné. Jacob fait œuvre de temps contre la résistance passive et massive de l'espace. S'il doit gouverner le mouvement de la spirale tournoyante, modérer l'engouffrement qu'il expérimente avec le temps, en s'érigeant une demeure, ce ne peut être qu'une maison de fortune, une cabane de feuillages à ciel ouvert pour la fête d'automne, l'unique et vrai tabernacle de la présence évanescence, ce radeau aérien et flottant de passagers sur terre : un Etat hébreu livré au souffle de la vie, différent de ceux des nations solidement terrestres, établies dans la gloire païenne. Mais il n'ira pas chercher la

1 L'enseignement de Léon Askénazi sur « l'offrande des prémices » a laissé son empreinte dans ce texte. Ses leçons si éclairantes ont souvent facilité ma propre quête : qu'il en soit ici remercié. (Note de Claude Vigée.)

Cet essai a paru pour la première fois dans : Claude Vigée, *Délivrance du souffle*. Paris : Flammarion, 1977, pp. 129-154. (Note de la Rédaction.)

transformation d'un temps jailli et joui à l'état de naissance (vécu en tâtonnant pour accéder, au fil des actes, à l'être-là précaire), en un espace stable qui donnerait l'illusion de la fermeté. Car c'est là une fixité et une sécurité annonçant celles de la mort. Plutôt, il restera jusqu'à la fin (quelle fin ?) loyal à l'incertitude fécondante du temps qui s'exténue, à l'énigme d'une expérience insupportable pour tout autre que lui.

Car vivre vraiment, c'est se mouvoir, du côté de l'Égypte étymologique – *bei'n hamétsarim* –, dans les défilés sans air ni lumière qui vont de la Pentecôte à la nuit du 9 Av, date anniversaire de l'incendie des deux sanctuaires, et de la naissance simultanée du Messie de Juda. Sinon, tu t'enliserais vite dans l'adoration des lieux-dits : mutant inverse, tu régresserais vers l'espace, tu connaîtrais la stase dans le roc qui, sur ses deux rives, mais aussi à l'arrière et à l'avant de l'instant présent, enserme l'étroit passage déjà impraticable aux demeurants. « *Bein hamétsarim* » : du noir défilé asphyxiant à la création (*Yétsirah*) ou au souci mortel (*Tsarah*), la pulsion première est la même (*Yétsèr*). Pour toi, le séjournant (propulsé vers quel monde à venir ?), nul arrêt définitif, aucune halte vraiment et totalement bienfaisante. Que le point de chute exilique te soit un tremplin pour rebondir, infatigable ! Ni monument, ni épitaphe, ni meule roulée triomphalement sur ta défunte *personne*. Ton ombre rieuse s'est déjà échappée, entre-temps, vers quelle cité de nulle part ?

Jacob est mis au ban de l'univers par Esaü et Ismaël, qui tous deux vouent un culte exclusif à l'espace. Condamné à agir pour susciter devant soi l'instant de respiration à venir, qui lui est dénié cruellement par les nations, ce n'est pas la *fuite* en avant qu'il apprend ainsi, mais la *lutte* vers l'avant de la vie prisonnière dans l'étau de son histoire. A l'encontre de l'autre hostile, dans le haut défilé qui surplombe et étouffe un homme. Cette situation excessivement temporalisée d'Israël, pour inconfortable qu'elle soit, doit être prise dans son vrai sens : elle est la clé du seul salut concevable pour l'être humain en ce monde.

Semblable à celle du germe dans la matrice, l'activité créatrice « a quelque chose d'explosif ; il lui faut, au départ, le moins de place possible, un minimum de matière, comme si les forces organisatrices n'entraient dans l'espace qu'à regret » (H. Bergson, *L'Évolution créatrice*). Dans le défilé asphyxiant de l'Égypte, la pulsion salvatrice et bénéfique du Yod (*Yétsèr ha-tov*) donne lieu à l'action géniale du producteur (*Yotsèr*). Il fait éclater son énergie dans l'étroitesse de l'étau d'angoisse qu'est *Mitsraïm*, le transformant – à travers l'exode sauveur –, en un désert parlant, ouvert sur la terre promise. Il projette Israël en avant, vers l'ici-et-le-maintenant impossibles à l'esclave, permettant l'instant de liberté qui renouvelle dans l'homme rédimé la création du monde.

Impatient, terrible même, avec les délicats qui t'ennuient par leur exquise complaisance à soi, l'excès d'attention – suspecte – portée à la sensiblerie ou aux bizarreries des autres ! Tu démoralises ces âmes trop soucieuses d'elles-mêmes, tu dépraves à plaisir les intelligences repues d'un savoir abstrait, remplies aussi de haute assurance morale, celles qui sont éclairées et vertueuses par vanité. Ta voie n'est pas celle d'un guide. Tu te retires plutôt ; tu n'es passé maître que dans l'art d'égayer les arrogants en esprit, tu incites à la délivrance de toute maîtrise infondée. Serviteur de ce qui survient, tu n'acceptes que des complices. Tu attends les désirants, les célébrants futurs, à l'entrée de la caverne de l'ouïe. Là, tu recommandes d'aspirer l'air comme une musique, de faire le mouvement premier vers la parole nue, la parole portante, celle qui toujours avorte et s'étouffe, enfouie sous le langage poétique et ses vieux palais poussiéreux, remplis de mouches mortes semées sur les parquets pourris, autour des tapisseries en loques, comme il y en avait dans le grand château de Patrice, au Bignon-Mirabeau de l'Occident.

Te déroband ainsi, n'usant d'autre stratagème que la douce et fruste violence des humbles, tu initieras obstinément à la joie. Que feras-tu demain ? sinon :

Porter en te jouant
le double joug du temps,
savoir danser vivant
jusqu'au seuil de la perte !

- 18 -

Chez toi, l'offre et la demande se font à même le visage. Tu es gardien de la chambre d'accouchement ; ton métier s'apprend là où l'on délivre le souffle nouveau. Ta profession : sage-homme du désir ; célébrant endeuillé, tout à la folie et à la joie de créer l'instant à venir, au sortir de la maison en cendres. Mais attention : sur ton propre temps, à tes frais, sans nul salaire de la main d'autrui, c'est à fonds perdus que tu opères ! Te soustrayant, rétracté jusqu'à l'évanescence, tu attires l'autre dans l'aire fascinante du puits, le laissant enfin se pencher lui-même sur la bouche sonore du tréfonds. Patiemment, tu œuvres vers lui, sans intention de retour réel à toi-même – sachant en mourir peu à peu, et célébrant pourtant le matin, comme si tu étais un jeune homme immortel. Un beau jour sera mis à nu le faciès vivant de l'homme-qui-parle, occulté jusque-là par le masque de l'exil plaqué sur ce visage obscurci, né en retrait, avorté, sans parole.

Certains peuvent allumer ainsi, et laisser s'épanouir dans le rival, le proche, le lointain, son désir d'infini encore virtuel, ou déjà déficient. Visage, allure, démarche, quelques mots, un regard ; il leur suffit un jour d'apparaître, pour faire passer le désir émanant d'eux jusqu'au *lieu du nom* originel de l'autre. Au point d'engendrement de la parole proférante, source d'eau commune à tous les vivants. Lui intimant de rire, de chanter, la conjurant d'émerger en eux, la rappelant depuis cette matrice vibrante d'autrui, la citerne close qui peut enfin répondre, cet arbre virtuel de la parole aux racines duquel ils semblent exercer leur pouvoir de façon immédiate. Influant au centre de l'agir, tout en apparaissant aussi devant les yeux amis, dans leur propre corps individué, visible et séparé. La bénédiction, le retour du moi vers les genoux soudain plus lourds, soudain fléchissant sous l'excès séminal du plus-être, n'est autre que l'effacement radical de la frontière intérieure, l'oubli, en ce monde-ci déjà, de la solution de continuité fatale, la guérison de la faille entre le désir et le destin.

Ce n'est point *à partir* de leur personne qu'ils allument chez l'autre créature son désir d'infini, mais bien *à travers* eux-mêmes, spontanément, qu'ils le déclenchent : conducteurs foudroyants du désir, qui cherche issue par eux en ce monde opaque et fermé. Même s'ils sont vite reniés en apparence, ils resteront aimés en secret parce qu'aimés tout de suite au-delà d'eux-mêmes, reçus et reconnus une seule fois par l'autre dans la racine sexuelle de ses genoux : initiateurs inoubliables à la mémoire trémulante du feu premier.

Le serpent ne mange que de la terre ; il lui est donc signifié : « Ne viens pas me demander plus que la nature ! » Dieu ne laisse pas prier le serpent. C'est là sa réprobation. Pour lui, pas de surnature. Il se nourrit de glaise rouge, et non du pain qui doit sortir de la terre par un acte germinatif attirant la bénédiction d'en haut. Prier veut dire : ne pas être satisfait de la nature, provoquer dès maintenant un jugement qui n'aurait dû être prononcé sur ma tête que dans le monde à venir. Si Israël prie, c'est parce qu'il est insatisfait de la seule nature, de l'ici-et-maintenant du monde. Elan plein de péril ! Il y a grand danger pour la personne à la jouissance inadéquate – celle qui s' imagine désirer pour soi, pour son profit personnel –, de s'approcher de son souffle de vie sans être prête à le servir. Nouée sottement sur elle-même, dans un mélange d'importance et de crainte, elle s'affolera dans la proximité égarante du

respir, du niveleur féroce de la limite. Face à lui, elle ne sera dès lors qu'une rivale ridicule : la servante, déloyale, mi-concurrente, mi-esclave, désorientée et perdue, déjà livrée dans son for intérieur aux mauvais esprits rebelles.

Le roi Saül a dû être une créature pareille, malade dans la trame de sa personne, vivant comme Tantale dans l'imminence du souffle qui pourtant se refuse à ce moi impur, et le frappe d'interdit. Luttant désespérément contre la réprobation fatale, rejeté hors de soi-même, survivant avec colère dans l'exil, en pleine connaissance de son manque.

La harpe du jeune David n'a pas suffi pour guérir une telle blessure dans l'âme du roi. Cette lézarde creusée entre la personne et le souffle porteur du respir égarait sa pensée, troublait ses paroles. Ainsi atteinte dans sa racine, la personne ne tolère plus ni l'absence – encore trop proche – du respir, ni le contact de l'extériorité brute des choses. Privée du don de la vive parole médiatrice, elle appellera à son aide le langage du théâtre, de la magie et de la folie, qui console de tout manque parce qu'elle l'approfondit, s'inventant un faux infini à la place d'un présent cruel, rétréci, vite évanoui dans le néant. Le réel disgracié lui semblera toujours un lieu de morts-vivants, le caveau noir de la sorcière d'Endor. L'âme de Saül s'y enfonce sans espoir, incapable d'œuvrer comme jadis, sous l'impulsion du souffle de vie à jamais interdit. Comment susciter une source d'eau jaillissante, repérer en soi un point d'émergence, le lieu d'une transfiguration désormais impossible ? « Je suis dans une grande angoisse... Dieu s'est retiré loin de moi, il ne répond plus ni par l'organe des prophètes, ni par les songes. » (I *Samuel*, XXVIII, 15.)

Réduit à évoquer les ombres des morts, son seul recours, « la révolte inutile et perverse », ce sera le débordement de fureur, un ressentiment à l'égard de la Création, qui s'achève dans la démence : soif de vengeance, désir de destruction dirigé contre une vie devenue muette et sourde. Cet état de fait, imposé au roi pour toujours, ne cessera qu'avec lui-même, au jour souhaité de la rupture. « Saül prit donc l'épée et se jeta sur elle. » (I *Samuel*, XXXI, 4.)

Comme un père très aimant, le désir d'infini vient vers nous et nous ressuscite. En hébreu, la bénédiction originelle ne désigne pas seulement le genou, mais le sein, le giron, le coutre de la charrue, le rejeton, la jeune branche d'arbre, la piscine, le réservoir vainqueur de la sécheresse. Le désir d'infini ne sort pas de nous, demeurés en arrière, depuis toujours déjà dépassés par lui, qui nous déporte vers l'incertain, son royaume ! Alors, au lendemain comique de la fin, après cet étrange jour sans suite étranglé par sa nuit, il ne me restera (de ma vie annulée avec son âme sensible et son corps vif), ni chant ni souvenir : car mon personnage défunt sera déjà effacé aux yeux de son désir. S'en souvient-il même, celui qui fut mien naguère, quand j'avais lieu, ici, quelque peu ? Quand je donnais lieu de parler, à cet ici ? Le désir qui fut source de moi-même rentrera dans sa maison : la mystérieuse demeure d'un soleil noir antérieur à ma mémoire abolie. Mais non annulée, non effacée tout entière aux yeux de mes anciens complices : pour eux, sous les espèces réelles de mon corps et de



ma voix, surgis un jour tels quels devant eux, mon désir refluant s'obstinera à chanter un peu dans sa trace – image et poésie –, laissant luire sur son passage la cendre encore rougeoyante, vibrer l'apparition musicale et brève d'un visage humain.

Le noyau de braise pulsant au milieu de la roche grise de la montagne est comme le bélier pris dans le buisson. Tant que le bélier dort invisible dans le fourré où il est saisi par les cornes, Isaac lié agonise là-haut, allongé, tremblant et brisé sur les branches du bûcher obscur.

Dès que le bélier enfin vu est arraché au taillis, et porté sur les bras d'Abraham vers la lumière pacifiante du sacrifice qui rapproche terre et ciel, Isaac libéré de l'angoisse mortelle se tient debout intact, sur le roc. Riant en pleurs, face au bûcher allumé par l'éclair où monte le bélier en gloire, l'œil solaire au regard tourné sur soi-même comme le roi au jour de son couronnement : « Sur les saintes montagnes, du ventre de l'aurore, je t'ai engendré ! »

Dans la tradition plotinienne, la création est une chute du respir dans un corps matériel qui le pétrifie. L'ensomatose est un destin, un état immobile, et non pas la fruition, par l'œuvre du souffle, d'un corps-de-vie naissant, mûrissant, jouissant, devenant ; échouant et mourant vers le monde à venir. Ce qui compte c'est seulement la tentative, et non l'arrogante exigence hellénique du résultat. Notre rendement est toujours dérisoire. « Lorsque Moïse entrait dans la tente du rendez-vous pour parler avec Lui, il entendait la voix qui *se parlait* vers lui d'au-dessus du propitiatoire qui était sur l'arche du témoignage, d'entre les deux chérubins, et il parlait vers Lui. » (*Nombres*, VII, 89.)

Elie, sur l'Horeb, perçut la voix du murmure ténu. Au Sinaï, Moïse, *paumé*, vit de dos celui qui parle seulement au futur, témoin ébloui, occulté, refoulé par la paume du Passant dans la fissure du rocher (*Exode*, XXXIII, 21-23). Le peuple hébreu entier, selon le Midrash, affronta ici l'assaut de voix multiples, partant de tous les points de l'espace à la fois, issues du ciel comme de la terre. Enfin, selon l'enseignement de Rashi, la voix se parle (*mitdabër*) incessamment à soi-même au saint des saints (*devir*) du désert (*midbar*), et continue ainsi à faire surgir le monde du néant comme au premier jour de la création. Toutes ces sources jaillissantes, racines du présent apparaissant, ne font qu'un seul fleuve, torrent intime et seul, portant le dit incernable de cet unique dire, qui toujours échappe dans son excessive proximité : « Tout près de toi est la parole, dans ta bouche et dans ton cœur, pour que tu l'agisses. » (*Deutéronome*, XXX, 14.)

Moïse à la langue embarrassée, s'aventure dans le verger touffu du soliloque perpétuel. Il y va en maraude, s'imisçant dans le dire autre – situé, à la fois, sous la Tente oraculaire, au point d'émergence unique dans ce monde, et hors de tout – avec la complicité du seul parlant. Greffé sur elle, il surprend la parole qui se parle sous la tente à partir de l'intime étranger. Il entend, là où les autres voient sans voir. Il butine son miel sur la fleur royale du désir. Mais il en devient l'abeille (*dvorah*), et non la guêpe pillarde. Dangereux voisinage de l'abeille, du dire, de l'action, de la chose, de la peste, du désert, de la plaie, dans la racine triple surgie des consonnes hébraïques ! Dans la proximité du parler initial, Moïse cherche la joie pour elle-même du rapport incalculable : il veut l'alliance et « le travail saint » pour le miel de la parole. Il n'en escompte point d'avantages, nul salut de l'âme, nul plaisir privé. Il ne penche pas de son propre côté, ne tient pas dans le secret de son cœur une comptabilité spirituelle mesquine et sottise. Il écoute l'entretien, capte le *mitdabër* de la voix qui descend vers lui d'entre les chérubins, tout au fond de la tente du rendez-vous, au moyen de l'ouïe clairvoyante, béante comme une caverne, « l'oreille profondément creusée » du psalmiste.

Le poète français des *Illuminations* s'en est souvenu plus tard : « Ta mémoire et tes sens ne seront que la nourriture de ton impulsion créatrice. » (*Jeunesse*, XLI, 4.) Ne vise donc pas ton petit profit paresseux, mais ta perte, et l'abandon heureux à rien, dans le compagnonnage d'un temps vide, ouvert à la lumière ou à la nuit, un temps démasqué, muet, déchiré comme la plaie de ton origine. Passe sans peur de la bête chtonienne et opaque (*béhémah*) à ce qui est mystérieusement suspendu sans quoi (*beli-mah*) au septentrion du secret. Faufile-toi vers le rien intime du cœur ; car là seulement est *l'ein-sof*, l'absence de fin. Le reste – le plaisir – te sera peut-être donné de surcroît, si tu permets au dire solitaire du désir infini qui te porte de s'aimer, de résonner assez loin en toi, sans le déranger avec tes conditions importunes. Renonce donc à murmurer : « Et moi, alors ? » Bannis les réflexes qui trahissent ta crainte, ton vœu de garanties, ton besoin de caution et d'illusoire sécurité personnelle !

Après s'être mis au diapason muet du respir, Moïse, « homme d'Élohim », pouvait se brancher sur l'entretien inaudible, privé, poursuivi en circuit fermé dès avant la création du monde. Mais la transposition de ce discours autonome dans la sphère de nos représentations sensibles par le truchement du langage articulé, inapte à transmettre l'insigne du respir en maniant les lettres et les signes, se révèle pleine de périls. Par conséquent, au niveau spontané du jouir, Moïse était bête. Sa personne malhabile restituait la parole indicible et soutenue du silence, le discours autogène du désir qu'il interceptait dans le tabernacle, en les déchargeant par une série d'explosions, hoquets de la pensée, pénibles ruptures du flux verbal. Difficilement la parole se frayait un chemin à travers les éboulis amassés sur sa langue embarrassée, organe mutilé incapable de tenir le temps insoutenable de la plus haute conscience. Grâce au défaut de maîtrise que trahissait Moïse face à son propre langage, la parole de l'oracle affluant à travers lui s'échappait aussitôt dans l'espace peuplé d'Israël ; telle la gazelle sauvage bondissant sur les rochers, elle valait intacte vers autrui par la bouche humiliée de Moïse, comme à travers les lèvres d'une blessure. Ainsi la voix qui, toujours et avant tout, se parle à soi-même hors de tout pour susciter le tout en s'y soustrayant, « *hakol ha-mitdabër* », devenait en fin de compte « *ha-kol hamidabër* » : la voix parle à tout homme qui écoute ici, dans le monde produit qu'elle perpétue, par l'intermédiaire du fidèle porte-parole bégayant. Celui-ci amène autrui à l'orifice de la caverne de l'ouïe, là où tout Israël peut encore une fois écouter la neuve, la surgissante parole. Jusqu'aujourd'hui, avec le cri du shofar, nous parvient la voix même du respir qui se fraie son chemin, dans les spires de miel sombre, à travers la corne torse dressée.

J'ai trouvé un passage étonnant dans le traité de Philon le Juif sur le *Décalogue* : « Près de là se tenait le peuple, debout. Du milieu du feu qui ruisselait du ciel, une voix retentit à leur stupéfaction extrême, car la flamme devint parole articulée dans la langue familière aux écoutants – et si clairs et si distincts étaient les mots formés par elle qu'il leur sembla la voir plutôt que l'entendre... 'Tout le peuple vit la voix' (*Exode*, XX, 18). La voix de Dieu est visible en vérité. Pourquoi ? Parce que tout ce que dit Dieu consiste non pas en mots, mais en actes, qui sont jugés par les yeux plutôt que par l'oreille. »

L'incongruité énorme de tout nous sauve. Bonheur ! Le bégaiement se parachève et se surmonte dans l'hilarité. Crise de fou rire : ta bouche démantibulée reste grande ouverte, immobile, comme paralysée. Ce blocage providentiel laisse passer enfin le souffle sans limites, l'annonce d'avant les mots qui brise les frontières du langage articulé. Désormais tes lèvres, couteaux aiguisés du discours, ne burinent plus les syllabes, ne découpent plus les phrases, ne contrôlent plus le respir accumulé qui explose, heureux, dans l'espace. Par tes mâchoires écartées de force, déferle le délire de ta sagesse incomprise, la folle-parole de la poésie. A moins que tu n'en meures, justement étouffé...



Dans l'imaginaire, le passage trop rapide de la conscience viscérale ou acoustique à la vision, ne permet pas au désir de s'enfanter en toute plénitude. L'expulsion prématurée dans l'extériorité risque d'en faire une poupée, un pantin, l'avorton desséché de l'enfant miraculeux : la merveille est mort-née. Aller dès l'abord aux images, chercher d'emblée le visible, comme le firent, chacun à sa façon, les surréalistes et les classiques, c'est empêcher le passage germinatif de l'oreille interne à la pupille, de la matrice au dévoilement véritable, à la vision plénière issue du noir désir engendrant, – la vue même de la nuit vibrante : « Et la musique en moi monte comme la mer ! » Mais elle gronde *avant* la saisie du ciel et de l'horizon terrestre, tout encombrés d'objets.

Il ne faut pas s'exposer trop vite à la lumière, en court-circuitant l'obscur énergie de l'oreille, en troublant la fructification intérieure de la musique, son cheminement lent et tâtonnant vers la fleur et la semence dans le double labyrinthe de l'ouïe et des entrailles.² Car c'est *entre* les structures de la lumière et la musique que gît la poésie éclore dans le tissu mouvant des mots : « *con el són la visió* ! » (Unamuno). Dans l'ordre de la création, comme dans celui de la perception des poèmes, existe une hiérarchie de fonctions, qui gouverne tout le processus d'invention : il conduit du son matriciel – principe de croissance initiale et cellule-mère de l'œuvre – à la vision entièrement achevée et modulée ; de la parole à la lumière. Le premier acte du Créateur de ce monde fut un ordre, une mise en demeure adressée à toutes les formes à venir : « *Yehi Or* ! Que soit la lumière ! » Mais cet acte divin est d'abord un chant, une brève musique de paroles ; et c'est ensuite que se dévoile, dans ses trois syllabes hébraïques où s'entrelacent le clair et l'obscur des choses, une vision de la jeune splendeur céleste. Entre le temps explosif de la parole et l'espace d'un univers qui se déploie par l'illumination solaire, dans le bref intervalle vacant de cette conversion presque instantanée qui s'effectue en deux mots, s'inscrit l'univers de la poésie.

Sans se précipiter, mais en s'y adonnant avec toute l'attention, c'est-à-dire l'humilité, l'abnégation de soi dont sa personne était capable, Moïse écoutait en le voyant ce que nous effleurons du regard sans le saisir ni l'entendre : par manque profond d'humilité, par défaut d'oreille, incapacité radicale d'attention. Le frein sur sa langue alourdie lui permettait d'attendre ; d'atteindre à l'écoute *en se taisant longtemps*, sans pouvoir se décharger machinalement à travers les mots, comme nous le faisons pour notre perte.

La vision – l'ensemble vu d'un seul coup et dans un même temps – est l'acte prophétique ultime. L'ouïe habituellement se place sous la dépendance d'une causalité, elle est prise dans la chaîne de la succession temporelle. Moïse, lui, simultanée le successif, spatiale en quelque sorte l'écoute temporelle dans le cristal parlant d'une vision instantanée. Moïse voit donc par l'ouïe, comme font le musicien et le poète. Sa perception est à la fois vision (instauration d'un lieu du langage, d'un foyer vibratoire spatial) et mouvement (acte poursuivi dans le temps). Ainsi, il *porte* la parole qui l'interpelle.

L'humilité de l'homme Moïse, c'est dans ses rapports avec son respir, et avec le lieu tranquille en lui de la présence première, qu'elle se manifeste – plutôt que dans le champ de la politique, du droit et du social, où sa personnalité dominatrice s'affirme au contraire très fermement. Comme personne individuelle, Moïse a de justes rapports internes avec le respir et la puissance désirante du souffle qui l'emplit. C'est pourquoi il peut également

2 Voir Henri Bergson, *L'Imagination créatrice*. Neuchâtel : La Baconnière, 1971, pp. 179-191. (Note de Claude Vigée.)



Mont Sion et mosquée d'Omar, Jérusalem. Photographie de Claude Vigée. Été 1962.
Reprise par Alfred Dott. Détail, p. 19.

régir le peuple au cou raide qui l'environne, et légiférer pour lui ; écouter le silence qui couve entre les chérubins, et parler en même temps vers le monde de l'espace et de l'histoire, restés extérieurs à la présence secrète. Les relations de Moïse avec le respir caché et sa volonté propre sont à la fois d'ouverture et de limitation. C'est en cela que sa personne est humble ; il réalise l'équation précise et difficile de la soumission et de la complicité nécessaires, sans quant-à-soi prétentieux, ni ivresse distrayante qui, tous deux, détruiraient cet équilibre. Il n'apporte pas, comme firent les deux fils d'Aaron, le jour de l'inauguration du tabernacle, un « feu étranger » sur l'autel. Ceux-là avaient cédé à l'extase dionysiaque enténébrante – à l'ébriété d'esprit provoquée par le vin et le sexe – qu'interdit absolument la proximité du Nom. Aussi furent-ils dévorés par cette flamme impure venue d'en bas, le fruit de leur initiative personnelle, fatalement indésirable dans le lieu très saint. Moïse enseigne de ne pas solliciter de notre personne et du monde sensible (le lieu d'origine chthonien du « feu étranger »), ce qui est du ressort du respir et de son désir propre. Il parvient ainsi à nous soustraire au ressentiment spirituel, moteur des fantasmes qui détruiront un roi Saül. Il nous fait échapper aux illusions et à la démence de toutes les Bovary de l'histoire humaine. Inversement, Moïse nous apprend aussi à ne pas demander au respir de *remplacer* en nous le monde sensible et le masque vivant du moi personnel. Cette substitution idéalisante entraînerait, dans notre psychisme fragile, la brisure du vase de la Création, la fin du monde et de moi-même en tant que simple créature naturelle : ce qui est l'effet ordinaire du « mauvais œil ». Ce dernier, dit le Maharal, brûle de son regard critique impitoyable tout ce qui a été enfanté ici-bas, au nom d'un souffle absolu dont il n'a nullement la charge personnelle, et dont il s'arroge injustement la défense. Le respir n'a nul besoin d'être défendu des atteintes du monde par les ravages illimités du « mauvais œil ». Son juste rapport aux choses sensibles et à l'ordre du créé est fort différent de celui qu'entraîne fréquemment, pour notre perte à tous, l'inquisition arrogante de l'intellectuel type, dont l'œil trop malin consume d'un seul regard incendiaire tout ce qu'il effleure de vivant ici-bas.

Dans certaines âmes, l'insatisfaction radicale devant l'existence est la source énigmatique du pire et du meilleur. Le monde opaque et brut où baigne leur conscience comme dans une matrice vide recourbée sur son manque, ne peut donner à celle-ci la quiétude rayonnante que seul le non-lieu secret du respir accorde parfois à notre moi : cette paix qui passe l'entendement, l'infinité vécue sur place dans les limites claires du présent. Si tu demandes à ta personne, et à la substance sensible qui constitue ton monde immédiat, ce qui devrait être dirigé avec humilité vers le respir seulement, tu commets une erreur de compréhension de l'économie psychique. Ame assoiffée de rédemption dans l'instant, tu te trompes à tes dépens sur le sens que tu imprimes à ton exigence. Toi qui portes en toi depuis l'enfance, comme un feu dévorant, ta revendication illimitée, d'où as-tu pris, en la détournant vers ta personne, vers les hommes et vers les choses, cette énergie du mécontentement primaire, si obstiné, si profond, qui ne sait tenir compte ni des temps, ni des lieux, ni des circonstances, mais ne veut qu'affirmer sans trêve une demande totale ? Quelle satisfaction bizarre obtiens-tu de l'insatisfaction continuelle, ou du moins, de sa manifestation théâtrale, aussi insupportable à autrui qu'à toi-même ? La personne n'est jamais calmée en toi par la remontée parcimonieuse du respir qui semble s'être étrangement détourné de ton naturel hérissé. L'acquiescement pacifique à l'existence contingente est apparemment impossible pour toi : « Je ne veux pas et je ne peux pas », c'est le mot de passe magique de ta vie. A la place de ce oui improféable qui te semble indigne d'une créature humaine, sévit en toi la fureur permanente. Elle propage à l'entour de ta personne une angoisse ravageuse, parfaitement intolérable,

qui menace jusqu'à la respiration d'autrui. Sans doute une exaltation incessante de cette rage te tient-elle lieu de joie ? Est-ce là le signe de la défaillance du pouvoir de jouir d'autrui et du temps présent, causée en toi par l'exil profond du respir mâle ? Peut-être est-ce au prix de l'insatisfaction que, chez toi, la personne peut continuer à s'affirmer à un niveau d'existence grotesquement acceptable, subsistant ainsi dans la détresse et la pénurie, sinon grâce à celles-ci ? Affrontant l'éclipse prolongée du respir refoulé, qu'elle parodie en s'évidant jusqu'à devenir la caricature de soi-même ? Survivant dans une éternelle protestation à demi feinte, une pseudo-rébellion qui serait heureusement sans fin ? Mais contre qui, et pour quoi ? Toujours cette plainte sans issue, mystérieuse, qui est l'écho d'une puissance demeurée prisonnière du tréfonds, le cri vers une naissance qui n'advient pas dans le temps précaire d'ici.

Garde-toi de celui dont la personne se compare, jusqu'à s'y égarer, à la vie intime de son respir, et s'identifie ainsi trop vite à la source de son souffle. Il est à plaindre autant qu'à craindre, celui qui tend à confondre les deux au bénéfice exclusif de sa personne. Par là, il entraîne en soi l'oubli du vrai contrat psychique, fondé sur l'humilité, qui est justesse de perception des rapports de force dans la structure de l'âme. Malheureux l'homme qui, ayant répudié la « crainte de Dieu », a cru gagner sa puissance. Car la « crainte de Dieu » n'est autre que le comportement adéquat, efficace, de la personne formée et finie à l'égard de son respir sans frontières ni visage. Celui qui en est privé devient insatisfait du temps, rebelle à son être-là dans la durée difficile. Il refuse *son* temps, n'en jouit plus, convoite absurdement le temps des autres qui lui paraît plus vrai. Il veut, à la limite, capter dans son explosion le monde entier. Son temps lui paraît vide, réduit à la dimension insupportable de l'ennui. Il partage l'agonie d'un masque qui dure et qui serait lui-même : cette conscience desséchée et rongée d'impatience. La grâce, au contraire, c'est d'être comblé avec précision dans son temps à soi, d'éprouver l'afflux d'être, sans visage ni mesure, dans la succession concrète et clairement modulée de ses heures vécues ici-bas. L'homme Moïse s'était patiemment aménagé le réceptacle vacant, mais vivant, qu'il faut pour favoriser le juste influx de son respir dans la personne, dans le corps humain, dans le peuple, et dans le monde. Pour lui la grave terre résonnante, aux mille lueurs et parfums, devenait vraiment une promesse d'habitat divin.

L'hybridation forcée de la personne et du respir, du moi et du cela, c'est la voie sûre qui conduit à la haine de soi, des autres, du monde entier, et à la perte du lieu intérieur de la présence. Désormais tout égare un homme dévié de la justice par l'erreur d'articulation entre respir et personne. Il se sent poussé vers la démence et le suicide. Ils ne sont pas à envier, ceux qui entourent cet homme, car ils devront jouer à la fois le rôle d'ennemis d'élection, de dieux et de victimes, à défaut de lui servir d'esclaves. Il existe donc, dans la vie intérieure, trois grands malheurs contraires et symétriques : le respir qui dévore la personne ; la personne qui colonise le respir ; entre eux, enfin, l'état de divorce perpétuel, qui déchire la trame de notre existence.

Le respir est le noyau pulsant, enfoui dans la roche poreuse du moi personnel qu'il irradie et informe. La frénésie de recevoir de ce monde-ci, et de la main d'autrui, le bien qui est dans le respir seul, c'est là « le mauvais penchant ». La personne est un respir partiel, diminué, morcelé, engagé dans le corps animal, dans le monde et l'espace qui en modifient l'action. Frange ou couronne extérieure du soleil néshamique, si la personne s'implique trop bien alentour, elle risque d'oublier en amont de soi le respir avec lequel elle entretenait un contact immédiat, sans mémoire, constitutif d'elle-même. Amnésique du respir dont elle est le projet, la personne s'exagère vite, car elle

exalte sa faim en se repliant sur soi et en s'y réfléchissant : alors elle demande la grâce – inhérente au seul respir – à son corps et au monde ambiant qui n'en peuvent mais, et refusent de répondre à une demande injuste, inadaptée à leur nature. La personne s'impressionne à l'excès, face au corps et au monde trop perméables qu'elle investit. Dès lors manquera la distance préservatrice de l'identité du respir, qui doit rester autonome au tréfonds de la personne. Il se produit en elle une éclipse du respir, quoique le respir soit la source et la fin de celle-ci.

Au contraire, si le triple passage, incessant et simultané, du respir à la personne, au corps et au monde extérieur, se montre trop difficile, le risque précédent s'inverse : alors s'affirme le sentiment d'irréalité de tout, et règne un mode d'existence schizoïde. La séparation intérieure restant trop grande, la douleur du déchirement est également excessive. La distance s'éprouvera dans un temps agonique, qui s'étend sur l'aire de la sensibilité entière. La personne ressemble à un pont mobile, ouvert dans les deux sens, lancé entre le corps-et-le-monde d'un côté, le respir de l'autre. Le respir qui est dans la personne se souvient de soi, mais la personne comme telle dépérit. Elle se rétracte loin du corps et du monde, élude l'effort nécessaire pour survivre dans l'espace. La personne existe alors en retrait, dans une patience, une attente sans fin (mais c'est l'attente de rien); elle connaît la tristesse absolue du manque. La grâce n'est demandée, ici, qu'en amont de la personne ; corps et milieu extérieur sont injustement abandonnés. Le désir, dans ce cas, s'inverse trop tôt, se déracine à contretemps hors de ce monde-ci. Il tombe *entre* les deux temps véritables, dans le vide seul accessible désormais, car le vrai monde qui vient n'est encore qu'au futur.

Si le respir se met à exploser vers la sphère personnelle dans un individu qui ne lui est pas intimement acquis, cette personne non préparée, déloyale, en quelque sorte mésallée au soleil par sa propre cécité, se prend soudain elle-même pour le respir envahissant. Elle y adhère trop avidement, buvant son être de feu sans vouloir reconnaître la différence qui la sauverait de cette mauvaise ébriété. Après la séduction vient la catastrophe : égolâtrie, théomanie, paranoïa généralisée. « Il faut être toujours ivre », écrit l'opiomane Baudelaire. Un malade mental de cette espèce, par quel biais sa personne est-elle attaquée ? Effet d'une avarice spirituelle naïve, son mal – le souci – consiste à confondre les *besoins* (communs et limités), avec le *désir* originel ou *yésèr*. L'impatient de béatitude à vil prix dirige avec rapacité vers le monde sensible, vers soi comme individu, vers l'univers social entier, ce qui est seulement à désirer dans le lieu tranquille du respir, source unique du bien. Manquant de sobriété intérieure, le malade-de-sa-personne est donc victime d'une sorte d'idolâtrie, car il se méprend pour ce qui, en amont de lui-même, est seul digne de vénération. Erreur de trajet : la juste visée du désir est déviée dans le moi. Céder à pareille tentation constitue sa faute de jugement fatale, car il s'agit bien pour lui d'un jugement dernier où se détermine son destin. A l'exemple de Moïse, seul le retournement de la personne dénudée et dégrisée vers le respir, l'acte d'humilité par excellence, guérit la personne droguée et séduite, exaltée prématurément par l'approche de l'absolu. Sous l'effet de l'ivresse qui l'égare, elle se livre à l'incarnation avec un élan forcené qu'elle est incapable de soutenir véritablement. Une soif d'apparences diminuée, un mouvement plus retenu, vers la jouissance de l'incarnation, lui rendront la paix, sans pour autant la précipiter dans le néant d'une existence végétative ou impersonnelle.

Mon respir a souffert de « devenir », dans mon corps natal, ce peu de personne inquiète que je suis encore ici-bas, et à se tisser sa tapisserie multicolore dans un temps successif, articulé, non sans peine, à la frontière de l'espace. Heureusement, quand elle est harassée et assoiffée, parce qu'il y a trop et trop peu de tout ici-bas, ma personne sait où se retourner pour y boire, sans culpabilité inutile ni déplacée, le lait noir de sa paix. Dans le lieu

tranquille qui est avant. Réticence ou clairvoyance précoce ? – mon respir a eu du mal à s’inscrire sur les registres de l’état civil, et donc à écrire matériellement, avec la main, ce lent sismographe du corps, avec les mots, avec les choses, le relatif et le passager qui sont la texture organisée de ce monde. En moi, dès la petite enfance, le respir s’obstine à résider en privé. A résister (mais en maintenant avec le milieu souvent incompréhensif, des rapports de bon voisinage obligé), aux empiètements irréfléchis de ma personne, ou de celle d’autrui. Le respir autonome ne s’est pas laissé *personniser* à l’excès par mon corps, heureusement enclin à la mesure. Juste ce qu’il faut pour vivre, pour durer, à ce trio de complices surpris de se retrouver si bien ensemble – alliés, conjurés, condamnés ? D’où un bonheur profond, en dépit de tant d’ennuis qui stupidement se conjuguent pour me désarçonner. Souvent la vie voudrait me faire sortir de mes gonds. Mais, dans mon cas, il n’y a pas lieu de perdre si vite la tête. Le souci quotidien à la fois mal et, bien calmé, je suis sans besoins importants : seulement un homme en qui le respir désire vivre déjà son instant futur, qui aime donc l’avancée sur le fil du rasoir, le don précaire de la parole vite récalcitrante. Sans la vaine exigence de maîtriser, d’humilier, d’anéantir par simple besoin de plaisir. Ni surtout la soif abyssale, désormais inutile, de toujours recevoir. Nullement obligée de tout bouleverser dans ses assises, ma personne, quand elle est aux abois, et enfin dégrisée – c’est-à-dire à chaque instant conscient – sait se retrouver silencieusement au seuil du respir. Le secret unique se cache au cœur humble de cette vie. Il était ici, avant le tout multiple. Je me souviens de cet avant, ou rien, comme de mon non-lieu propre, le seul familial en vérité. Là on ne demande rien, il y a tout ce qu’il faut : *yèsh bakol*.

Amira, dibour, c’est le retour de flamme du souffle originel, véhicule du respir, dans le monde des figures. Ézéchiél doit annoncer de manière concrète l’avenir, qui à ses yeux est déjà l’actuel, au peuple, au roi, aux prêtres inconscients, pour qui le présent n’est que l’ombre portée d’un vague passé, déjà à moitié oublié, lui aussi. Il répond à l’injonction de l’être igné, dressé derrière lui depuis l’époque future, par les sons *a’ch, ahah, ha*, éclats du langage premier de l’homme, qui est l’écho du souffle même. Levant ses cornes de miel torses qui vibrent sur la montagne en feu, comme le cristal enfoui dans la roche souterraine, le bélier blatérant s’arrache au buisson obscur à l’instant de l’holocauste d’Isaac. Étroit est le passage de la parole initiale, improféable, au langage manifesté et articulé de la collectivité. Les langues de néant sont devenues, par approximation, les vecteurs du *a’ch*, de la parole explosive, inarticulable, comme sont innommables aussi les scandales de la société corrompue qu’elle désigne ; « Dis *a’ch* sur toutes les abominations mauvaises de la maison d’Israël ! » (cf. *Ézéchiél* VI, 11 ; XXI, 13 ; XXX, 1 ; *Jérémie* XXXII, 17 ; 1,6.)

Les fenêtres du temple de Jérusalem étaient, dit le premier livre des *Rois* (VI, 4), « larges et étroites ». Que signifie cette contradiction ? Commentaire du *Talmud* (*Menachot* 86b, *Midrash VayikraRabbah*, 31, 7) : « Elles étaient larges à l’extérieur et étroites à l’intérieur, car Je ne suis pas démuné de lumière. » Le temple, où nuit et jour flamboyait le chandelier à sept branches, fut construit pour envoyer la lumière dans le monde, non pour en recevoir de lui. C’est le soleil qui illumine la lune. Dans le monde à venir, par contre, « la lumière de la lune sera comme la lumière du soleil » (*Isaïe*, 30, 26). La lune, principe féminin de la personnalité (*nefesh*), rayonnera de sa propre lumière, et non seulement par la réflexion du soleil mâle, du respir (*nesbama*), comme en ce monde-ci. De même, après son retour au lieu de la présence, chaque respir aliéné jettera enfin la clarté de son propre feu, au lieu de se réfléchir à travers la



Malkha, Kiviat ha Yovel, Jérusalem, été 1962.
Photographie de Claude Vigée. Reprise par Alfred Dott.
Détail, p. 32.

personne individuée, de se réfracter simplement à travers l'accomplissement des commandements ; car les *mitsvot* sont, elles aussi, la source d'une clarté seconde seulement. Selon les sages, la troisième Maison d'Israël unira lune et soleil en un seul foyer doublement rayonnant : à la fois clarté venue de très loin là-haut, et lumière émanée du for intérieur de la demeure terrestre.

Risque nécessaire d'un égarement perpétuel. Mais il faut apprendre à distinguer entre le chemin de la perte, et celui de la patience orientée vers l'être-tout-autre, l'être-meilleur à venir. Les deux voies se confondent, en apparence, dans la pratique de la vie. Et pourtant, ce discernement seul fait d'une vie qui a pu paraître brisée, un mouvement vers l'unité ultime de soi, une ligne qui tend à se rejoindre et à se rassembler, à monter en spirale peut-être... Soulevée par la danse, au terme d'une pesante claudication, aussi fatale que l'angoisse ou la peine quotidienne ! Le tracé réussi de la spirale imposait une longue errance, la désorientation sans fin de la naïve conscience initiale. Elle a dû apprendre à séparer, (mais en les rapprochant, pour survivre, dans le domaine de l'apparence), le tournoisement têtue vers l'abîme, du pauvre mouvement d'une patience – cette presque vie – tout entière orientée vers l'être qui l'élude. Va à l'encontre de ta lassitude actuelle, ose défier ta crainte et ta faiblesse ! Découvre-toi plus vivace que tu ne t'acceptais encore au fond de toi-même : car tu es fait du bois nouveaux et obstiné du vieil olivier gris qui veut porter ses feuilles et ses fruits jusqu'à la fin improbable du temps, la racine agrippée aux cailloux desséchés, entre deux rochers calcinés par la lumière.

Autrui peut faire écho à tes paroles, à la fois pour refermer et pour rouvrir la bouche de la spirale, l'incurvant toujours plus avant dans le vide fécondable de notre temps de vie. Car nous n'avons pas vraiment de fin. Le nom d'Isaac, où s'inscrit sa nature profonde, se compose en hébreu des quatre lettres : Y, TZ, 'CH, Q, (*yod, tsadi, 'het, qof*). En les couplant à intervalles égaux de droite à gauche, on obtient : *Qetz* (la fin) et *'Chay* (la vie). Ces deux contraires s'entrelacent chez Isaac pour constituer une personnalité problématique, pleine de tensions, remplie d'une angoisse difficilement maîtrisée depuis l'expérience sur le bûcher du mont Moriah. Les polarités opposées se dénouent dans l'héritage dangereux légué à ses deux fils jumeaux, mais rivaux dès l'origine, Esaü et Jacob. Isaac, en mourant, a transmis la fin (*Qetz*) à Esaü, et la vie (*'Chay*) toute pure à Jacob. Selon l'enseignement du Midrash, Esaü tient surtout de son aïeul Laban, l'Araméen idolâtre et méchant. C'est le côté substantiel, borné, de son ascendance maternelle, celle qui procède du *boh*, de la bête adamique, rouge comme le sang et comme l'argile opaque du monde. Lui fait défaut cette parcelle transparente de l'abîme, du *tohu*, (« la goutte de néant qui manque à la mer »), à l'aide de laquelle Dieu avait suscité, par un acte de création séparé, le respir si particulier de son serviteur Abraham. En le créant à neuf – différent du respir de son père Taré, le marchand d'idôles, et de tous ses ascendants jusqu'à Adam –, il avait provoqué, enseignent les sages, une mutation psychique dans l'espèce humaine, dont Israël serait le porteur initial, à l'exclusion d'Esaü comme d'Ismaël. L'étincelle unique du respir d'Abraham étant transmise à Jacob seulement, dans lequel se conjugue la grâce de l'aïeul Abraham avec la rigueur d'Isaac, Jacob hérite de tout le vivant d'Isaac, et Esaü de sa fin. Le texte de la *Genèse* (XXV, 32) éclaire sa démarche et révèle sa nature profonde. Esaü dit : « Voici, moi, je vais à la mort. Qu'est cela pour moi, l'aînesse ? » ; que signifie le sacerdoce, face au sépulcre où la personne s'anéantit ? Un héritage inutile et dérisoire ! Dans le mot *Qetz*, on peut lire en filigrane *Qotz*, l'épine des tourments, qui darde et qui point. Ainsi le peuple d'Israël jusqu'à nos jours, a dû mener une existence harassée en Edom qui est Rome, dans le royaume de la fin. Nous mangeons notre pain de vie déchirés par les ronces du domaine d'Esaü, notre jumeau ennemi. Ecartelés, dispersés, brûlés, mais vivants, au milieu de ce qui ne veut connaître de son destin

et du nôtre que la face maléfique de la mort. Drôle de ménage... Pour nous, Juifs d'aujourd'hui, voilà ce que signifie faire la navette entre exil et patrie : vivre, mais au milieu de la mort ; susciter et protéger, la vie comme un complot impardonnable au cœur de ce qui se veut la fin, et tente de la réaliser ici-bas avec un savoir-faire effroyable. Une vraie folie que la nôtre, mais c'est la seule bonne folie, qui fait notre joie profonde, au milieu des terreurs familières, en dépit des crimes monstrueux dont les nations d'alentour ne sauraient se passer !

Selon le Midrash et les sages, le texte de la *Genèse* (XXXIII, 4) : « Esaü baisa (*nashak*) Jacob » doit être lu en réalité : « Esaü mordit (*noshak*) Jacob ». Fait unique dans le *corpus* biblique : sur le mot *nashak* (baisa), les Massorètes placent des points de suspension, porteurs du doute et de la dénégation. Le sens superficiel est raturé. C'est pour bien mettre en évidence l'aspect problématique de la rencontre entre les deux frères ennemis, que nous rapporte ce chapitre de l'Écriture. Les points de suspension semblent nous dire : même le prétendu baiser de paix d'Esaü à Jacob est rempli de venin ; accepté sans lucidité, il entraîne une mort douce, l'assimilation par exemple, à défaut de conversion. Toute l'ambivalence du rapport Esaü/Jacob se traduit dans ce petit détail, bien significatif, de la calligraphie hébraïque. Dans la tradition juive, Esaü, c'est Athènes, Byzance et Rome, le monde chrétien issu – si peu ! – du paganisme. Lorsque Esaü veut mordre son frère jumeau, enseigne la tradition, le cou de celui-ci se tétanise contre la douleur. Il devient d'une dureté minérale, « une tour de marbre », selon le verset du *Cantique des Cantiques*. Esaü s'y casse les dents et pleure de rage. Jacob pleure aussi, parce qu'Esaü projetait de le défigurer, sous prétexte de lui donner le baiser de la paix. Quand ils se retrouvent face à face, tous deux versent des larmes amères. Mais chacun a ses propres raisons. – « Tu aimeras ton prochain *mort* comme toi-même » – (deuxième commandement du *Décalogue*, dans l'évangile d'Esaü).

Le peuple d'Israël, disent les sages, est un arbre qui a ses racines intactes dans le ciel. On a beau en saccager les branches, les fleurs et les fruits : il ne cesse de les dispenser à la terre d'Adam tout entière, de génération en génération, depuis quatre millénaires. Il reçoit sa sève d'en haut, et renaît *vers* la terre. Chacun de nous, enseignant-ils, a une double origine : l'une en amont, l'autre en aval de notre vie personnelle. Les épreuves diasporiques, tous les Auschwitz de l'histoire qui nous marquent, sont certes inscrits vraiment dans notre passé individuel ; mais dans Israël nous avons nos *racines à venir*.

C'est seulement, à travers la sanctification si précaire du temps, que l'espace devient sanctifiable à son tour : dans le lieu consacré d'où émane, et vers quoi revient le mouvement, le *Lekh lekha* de la Loi, dont nous faisons notre seule demeure. Sûreté du chemin hasardeux qui se fraie à travers le pire ! Les dix explorateurs indignes du livre de l'*Exode* voulaient, eux, hériter d'un capital foncier, d'un sol inamovible. Or l'héritage de Jacob n'est pas un objet transmissible après le décès du père, mais un fleuve qui bouge, dit le prophète Ézéchiël, – le sang vivant qui court dans les artères... A Marseille, quand nous avons pris le bateau pour Haïfa en été 1960, il était difficile de ne pas céder à la tentation, à l'illusion de l'arrivée, du repos, enfin... Vint juin 1967, puis Kippour 1973 : je serai qui je me ferai, il n'est pour nous nulle fin, nulle destination dernière. Poursuivre la vraie conquête, celle d'un peu de temps sur le néant. Aucune station terminus n'est en vue.

L'exil – le discours refoulé de l'errance, la trace noire de l'égarement dans le désert – est la prophétie invertie, celle qui surgit quand vient la fin de la prophétie manifeste. Pour le respir d'Israël, l'expérience de l'errance devient, après Malachie, la seule voix de la prophétie. A la destruction de l'an 70 fait suite la parole en ruine qui

s'insinue, étouffée, presque muette, à travers l'angoisse. Elle attaque la ténèbre massive, et la fissure patiemment. Elle hante le mauvais brouillard, son énergie investit les mots stagnants, éparpillés dans un champ de décombres sans bornes. Sous le règne de la rigueur, s'entend seulement la parole neutre et sévère de l'absence de parole. Inversement, l'expérience d'abord silencieuse et germinative du retour est, par elle-même, la voix de la prophétie au temps présent de la remontée. De la semence oubliée et perdue des mots hébreux germe le rassemblement tardif des bannis. Mais ce sont là les prémices d'une autre parole – celle que porte un messenger de la présence. Déjà elle s'élève mélodiquement, dessinée avec la grâce de la lumière, sur la basse continue de la rigueur et du silence, qui continuent à hanter nos consciences diasporiques dédoublées. Celles-ci se sentent prises de vertige et déphasées, par rapport au temps accéléré de notre histoire. Elles sont bloquées dans l'intervalle vacant ; tombées en panne entre les murailles resserrées du détroit, elles deviennent les proies consentantes du tourbillon qui les emporte et les broie, coincées dans le passage toujours trop difficile vers une autre naissance. Car nous sommes de la génération qui a connu les deux paroles à la fois, sans parvenir à les distinguer l'une de l'autre, ni à les associer en une polyphonie signifiante. En nous ne résonnent souvent que les discordances atroces d'un diaspora-choral. Comment les surmonter ?

Les prémices des plantes, des animaux, des hommes et de leur travail, enseigne le Maharal dans le *Chemin de Vie* (V, 8), sont la substance capitale (*rashith*) du commencement. Elles empêchent le monde de périr. Leur manque plonge l'univers dans la destruction. Leur renouvellement permet la régénération de la Création entière à travers la durée : il s'agit alors d'une autogenèse perpétuelle. Israël est le peuple qui offre les prémices, au lieu de les dévorer ; son acte oblatif permet l'engendrement réitéré du monde dans le temps conquis sur la mort, depuis le premier jour (*bereshith*) jusqu'au « petit reste » (*sheerith*), par lequel s'effectue la rédemption ultime. La Création continuée jusqu'à la fin dépend de l'offrande des prémices : la dîme, le pain prélevé, les premiers-nés. Sacrifier les prémices signifie donc projeter les noyaux germinatifs intacts dans un temps vierge et assurer ainsi, à partir d'eux, au monde encore vide, son avenir humain. Abel ayant offert « les aînés de son troupeau », son sacrifice fut agréé, parce qu'il empêchait le monde de périr d'épuisement interne. L'aîné, Caïn, lui, s'est servi le premier. Sur le tard, il a offert le surplus de sa récolte en un geste de bonne volonté, révélateur de ses arrière-pensées. Cette condescendance même l'accusait ! Aussi son offrande fut-elle rejetée. Il s'est établi propriétaire foncier du globe terrestre, sujet dévorant et acquéreur du Tout. Le petit frère Abel « approche » ses premiers-nés du Créateur, lançant ainsi les créatures dans le temps, inaugurant le mouvement vers la fin rédemptrice (*a'harith*). Il élève son offrande à travers la durée du monde pour une rencontre éventuelle et sans garantie dans l'avenir inouï, là-bas et alors. Mais Caïn, le maître des champs, a choisi de consommer son bien terrestre sur place. Il ne pense qu'à « bâfrer du roux, de ce roux » comme dira un jour Esaü, le chasseur affamé, de retour des champs. Fermé béatement sur soi, il a joui *hic et nunc* de l'espace pour lui-même, goûtant dans sa personne la mort précoce du monde, provoquant ainsi la famine universelle qui est le châtement, la rançon du possédant. Pour Caïn, comme pour l'Égypte, le monde entier est la possession du prêtre et du roi divinisé. Chez Abel et dans Israël, par contre, le prêtre et le lévite n'ont point part à l'héritage foncier des douze tribus. Ils ne survivent que grâce à la dîme et aux offrandes du sanctuaire. Leur unique patrimoine consiste dans le sacerdoce et dans la parole. De même, le roi davidique n'est que le premier serviteur de la Loi, qui le tolère seulement s'il la met en pratique.

Les deux frères se disputent. Caïn se spécialise dans l'immobilier : en Égypte on méprise le berger. Le pharaon Caïn est le maître du sol, lui, l'acquéreur universel dont le nom est *kiniane* (achat). Le roi-prêtre possède

toute la terre du Nil cultivée sous ses ordres. Ici-bas, seul un Caïn est vraiment chez lui. Dieu et autrui – Israël et son berger – ne sont que des métèques qui végètent à côté du réel, en étrangers. Sûr de son droit illimité de patron et de producteur, Caïn n’offre que l’excédent de ses richesses à l’autre, à celui qui est du mauvais côté de la frontière du royaume de ce monde. Mais il dévore gloutonnement les premiers fruits, les choses vives du commencement dont la consommation entraîne la mort de la Création. L’Egypte, son domaine, est le royaume des morts, une vallée de sépulcres.

Dès que la volonté de recevoir le bien de vie se referme sur elle-même, l’affluence (*shéfa*) se transforme en crime (*péshà*). La nourriture, qui était dans le corps une forme de la prière, se mue en poison. La bénédiction



devient la prison. Dans ces conditions-là, favoriser le méchant, lui ajouter le plus-être, l’excès de la bénédiction, revient à faire déborder le mal en lui : c’est surtout pour cela que Dieu refuse l’offrande tardive de Caïn, et retient sa bénédiction. Il ne gracie point celui qui l’exclut, lui et les siens. Dès lors, Caïn est prêt à tuer Abel, comme plus tard Esaü veut assassiner Jacob son jumeau.

Quand Abel-Jacob, le transhumant, l’irresponsable, fait irruption dans les riches cultures de son frère aîné, avec ses troupeaux ravageurs qui piétinent les pousses du Jardin d’Eden reconstitué par son travail de paysan opiniâtre, Caïn se fâche à juste titre. D’ailleurs les pâturages d’Abel ne lui appartiennent-ils pas, eux aussi, comme tout le reste du monde habité ? Caïn, propriétaire immobilier du monde, dit à son frère nomade Abel : « Ta terre est à moi. Fais voler en l’air tes agneaux ! » Abel, riche seulement en valeurs mobilières, réplique à Caïn : « Ton habit est à moi, car il vient de la laine que portent mes moutons sur leur dos. Rends-le-moi ! » Ainsi, chacun demande le tout de l’autre, prétend s’approprier les choses humaines dans l’absolu.

Le meurtre est la seule issue de ce double défi. A l’exigence injuste de la totalité répond nécessairement le fratricide. Se targuer pieusement de charité hors d’une société juste ne peut être qu’une impulsion criminelle masquée, car la charité, alors, sert d’alibi à l’injustice générale qui structure le corps social entier : si la justice n’est pas d’abord honnêtement instituée pour tout le peuple, la charité suspecte devient un rite expiatoire pour un état de choses prétendument inchangeable, auquel elle donne une sorte de légitimation morale : c’est le sens du sacrifice tardif de Caïn. Certes, nous sommes des êtres imparfaits, mais si charitables... Aider la méchanceté du méchant, c’est participer au mal en le perpétuant. Celui qui veut « faire grâce à Amaleq », comme jadis le roi Saül, se commet avec

lui. Il sympathise avec le crime dans une trouble complicité, par une torsion hypocrite et perverse de sa conscience.

Selon le *Zohar*, la pulsion du mal (*yétsèr hara*) consiste à vouloir recevoir pour combler le vide perpétuel, toujours renaissant en nous de l'impossible satisfaction qui engendre dégoût et malaise. Cette mauvaise aspiration, cette faim d'avoir l'être qui se propose tout en se déroband, nous permet d'exister dans ce monde-ci, car elle nous contraint à demeurer ici-bas. Sinon, nous nous en arracherions sur-le-champ, nous remonterions tout droit vers l'ailleurs... Prévenant cette catastrophe, le « mauvais penchant » a pour rôle de tirer la créature vers le bas, de la faire durer un peu sur terre. En un mot, la pulsion mauvaise lui permet d'être une créature. Nous sommes un vouloir-être dépourvu de présence, qui vit de désirer recevoir, de vainement chercher à se recevoir sans fin ni cesse. Les sages enseignent que l'âme spirituelle est fille du roi céleste, mais qu'elle est aussi mariée à la personne charnelle qu'elle *inspire* sur terre. Présument que l'enjeu en vaut la peine, la *neshama* prend le risque de cette descente nuptiale dans le corps mortel. Elle réalise avec difficulté une incarnation permanente que seul le « mauvais penchant », – l'instinct infantile de recevoir la jouissance sans contrepartie – rend possible d'heure en heure. Nous sommes donc redevables au « mauvais penchant », et à lui seul, de notre expérience humaine. Agent irremplaçable, il attire la fiancée transcendante en ma personne individuée. Là me guette le danger, car cette réduction du respir à ma finitude humaine ne doit jamais dépasser le seuil critique ; sinon triomphe la paranoïa, et l'autodestruction devient le châtiment de la créature possédée par elle-même. Reste à surmonter, en temps voulu, l'instinct néfaste mais nécessaire de recevoir, tout en lui cédant, dans l'intervalle, pour rendre possible une existence limitée et mortelle. Car mon but n'est pas de recevoir indéfiniment la jouissance d'exister sans contrepartie ; il est au contraire de remonter en moi, un matin, vers la lumière intime sans personne, effectuant enfin le renversement de la passion de recevoir *ad nauseam* en la passion de donner (de *se* donner), à l'image du Créateur lui-même. Au fond de ces deux pulsions opposées, l'énergie de surrection est la même, c'est la volonté créatrice et rédemptrice originelle : un jour Caïn offrira les prémices au lieu de les dévorer. Alors il se découvrira vraiment frère d'Abel, il cessera de fuir sur la terre loin de la face divine, et de cacher à autrui son front marqué par le signe de la clôture fatale.





Evy et Claude à Deauville, Mont Cassini, printemps 1940.

© Claude Vigée.

Photographie reprise par Alfred Dott.